

MEMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE

POUR

L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

1860 – 1861

7^{ème} volume (pages 56 à 61)

Séance publique du 27 juin 1859

La Tour de Dunkerque

M. Gütlin, membre titulaire résidant, fit entendre sa pièce de poésie intitulée :

La Tour de Dunkerque

Suspendez vos travaux, soldats, marins, marchands ;
Toi, jeune fille, aussi, fais taire ta romance.
De votre vieille tour c'est le chant qui commence :
Prêtez l'oreille à mes accents.

Je chante quand la voix de mes cloches bourdonne ;
Quand jasent les refrains de mon gai carillon,
Quand l'appel du guetteur durant la nuit résonne
Et quand frissonne au vent mon flottant pavillon.

Mais aujourd'hui je vais vous révéler mon âme,
Le sens mystérieux des accents de ma voix,
Et confier surtout aux nobles cœurs de femme
Mes plus doux secrets d'autrefois.

Naguère j'étais jeune et n'étais pas plus grande
Que l'un des humbles toits qui, là-bas, sont épars ;

Mon front ne portait pas encor cette guirlande
Qui charme à présent vos regards.

Mais je voulais grandir ; et, curieuse fille,
Je voulais voir au loin les riants alentours.
Puis, devenant coquette en devenant gentille,
Je m'ornais des plus frais atours.

Aussi les jeunes gens disaient : « Voyez la belle
Comme elle est bien parée, et comme elle grandit ! »
Même un jour de printemps, quand revint l'hirondelle,
Tout étonnée elle me dit :

« Vraiment je n'ai pas vu sur les plages lointaines
Un palmier dont le port fût aussi gracieux,
Dont le regard planât sur d'aussi vastes plaines,
Dont le front fût si près des cieux. »

Or en ce printemps là tout aimait dans le monde.
Aimez ! disait la voix qui soupirait dans l'onde
Et dans les chants du troubadour.
Les zéphirs folâtraient autour des blanches voiles,
Et, dans l'azur lointain, scintillaient les étoiles
Comme des yeux noyés d'amour.

Alors moi je voulus goûter aussi l'ivresse
De ce bonheur d'aimer dont les flots d'allégresse
Débordaient jusqu'à l'horizon.
Au milieu de l'Eden de l'aimante nature,
N'étais-je pas un lis, en ma blanche parure,
Parmi les fleurs de la saison !

Oui certes j'étais belle et noble et souveraine ;
Sur la terre et les flots s'étendait mon domaine ;
Tout un peuple était à mes pieds.
Et des princes venaient me rendre leurs hommages ;
Et tous les vents du ciel m'apportaient des messages,
Hélas ! dès longtemps oubliés.

Les nuages pleuraient ou tonnaient de colère ;
Même les astres d'or disaient en leur prière :
« Belle tour, montez jusqu'à nous ! »
Tandis que les clochers des cités à la ronde,
Et les sommets des mâts sur les sommets de l'onde

De ma grandeur étaient jaloux.

Mais pendant qu'indécise encor dans ma pensée,
Je roulais des projets de jeune fiancée,
Du Ciel descendit une voix :
« Tu ne sais pas à qui vouer ton existence ;
Eh bien ! je viens t'offrir plus que ton espérance
N'osait attendre de ton choix.

Porte un regard au Ciel, un autre sur la terre,
Et donne au trois fois Saint ton amour séculaire
Digne de son éternité.
Donne ton dévouement à ta ville chérie,
Donne ton avenir à ta noble patrie,
Ton exemple à l'humanité ! »

Soudain des feux divins dans mon cœur s'allumèrent.
Mes grandes voix de bronze ensemble proclamèrent
Mon suprême et sublime vœu :
« Aux fondements du sol, au firmament, je jure
D'embrasser à jamais pour mission future
L'amour des hommes et de Dieu ! »

Et depuis, sans regrets, j'ai gardé ces deux cultes,
Malgré l'ingratitude et malgré les insultes
De l'homme et des événements.
Les générations tour à tour effacées,
Se sont, comme un déluge, autour de moi pressées
Sans pouvoir briser mes serments.

Sous mes pieds ont tremblé les bases de la terre,
Sur ma tête ont bondi les éclats du tonnerre :
A peine en ai-je tressailli.
Les bombes ont sur moi décrit leurs paraboles,
L'incendie a laissé sa marque à mes épaules ;
Mais mon honneur n'a point failli.

Les régiments d'Espagne et les flottes anglaises,
Et, comme des lions, les légions françaises
Ont souvent rugi près de moi.
Et Jean Bart, dont la gloire atteint jusqu'à ma cîme,
Sur le trône mouvant des vagues de l'abîme,
Je l'ai vu régner comme un roi.

Et combien j'en ai vu, dans le temps et l'espace,
De jours d'honneur, de deuil, de soleil ou de glace,
D'erreur, de crime ou de vertu !
Le siècle quatre fois a croulé sur ma tête,
Et parmi ses débris, mon immuable façade
Jamais ne gisait abattu.

Aussi comme autrefois je suis encor la même,
Sans cesse accomplissant le beau mandat que j'aime,
Celui d'unir la terre au Ciel ;
Et répétant toujours : Chargez de vos prières,
Chargez de vos bienfaits mes heures passagères
Qui s'envolent vers l'Eternel.

Témoin des anciens jours, je garde en ma mémoire
Tous les grands souvenirs de votre belle histoire,
Pour en étonner l'étranger.
Mais si je suis témoin d'un péril qui menace,
Mon tocsin fait vibrer l'alarme dans l'espace,
Et je conjure le danger.

Quand s'éloigne un marin, mon adieu l'accompagne
Je souris la première à celui qui regagne
De nouveau l'abri de mon port.
J'ai des chants d'allégresse à mêler à vos fêtes,
Et j'implore le Ciel quand passe sur vos têtes
Un vent de malheur ou de mort.

Je réponds à l'appel du navire en détresse ;
Sur un cercueil je pleure, en calmant la tristesse
Par l'espérance du chrétien.
Car au milieu de vous je suis comme une mère :
Vos plaisirs sont ma joie, et chaque peine amère
De vos cœurs monte jusqu'au mien.

Par l'honneur et la foi de ma cité fidèle,
De la France et de Dieu je suis la sentinelle
Que jamais rien ne lassera.
Et ma voix qui de Dieu chanta toujours les gloires,
Ma voix qui de la France exalte les victoires,
Toujours encor les chantera.

Debout sur la frontière et sur le seuil du temple,

Des plus belles vertus je donne ainsi l'exemple
Et l'immortel enseignement ;
Afin que mon aspect et ma voix, d'âge en âge,
Vous excitent de même à rendre un noble hommage
A chaque noble sentiment.

Et voilà mes accents quand mon airain bourdonne,
Quand jasent les refrains de mon gai carillon,
Quand l'appel du guetteur durant la nuit résonne
Et quand frissonne au vent mon flottant pavillon.

A présent, jeune fille, achève ta romance ;
Reprenez vos travaux, soldats, marins, marchands :
Je vous ai révélé toute mon existence
Et le mystère de mes chants.



document en format texte, réécrit par
<http://www.dunkerque.historique.fr>
d'après le document original extrait de BNF/Gallica
pour un usage plus facile...

